

Le Statut de l'Embryon

I. Préambule :

Ma mère étant décédée il y a quelques jours, permettez-moi de commencer par un récit personnel. Quand j'avais 12 ans, ma sœur qui en avait 17 a débarqué dans la famille enceinte d'un homme de 17 ans. Elle a posé deux exigences : que l'enfant naisse et qu'elle épouse le père. Mes parents -et les parents du père d'ailleurs- ont pris leur responsabilité : ma nièce a 40 ans cette année, elle est mère et ses parents ont logiquement fêté leurs quarante ans de mariage. Mais la providence a voulu que j'assiste à une violente engueulade entre ma mère et un médecin, les deux accusant l'autre -à tort- d'envisager un avortement. Comme toujours, le fait d'être hors du dialogue me permettait de voir le malentendu mais j'étais dans l'incapacité de leur expliquer. Pour moi, cette engueulade a été le point zéro de ma lutte pour la vie. La famille a été mise en état d'anarchie pour plusieurs années puisqu'il a fallu régler de multiples problèmes pour un couple qui n'avait ni diplôme, ni emploi ni logement. J'en ai tiré des leçons : c'est possible de se battre pour la vie mais il faut une détermination déterminée comme aurait dit sainte Thérèse d'Avila, et ce n'est pas aussi facile que le dit un discours *pro life* un peu naïf. Comme Jésus l'a expérimenté, il faut parfois la croix pour donner la vie.

II. Introduction :

Avant de parler du statut de l'embryon, il convient de poser quelques préalables car la question de l'avortement est une question cruciale pour notre époque, et pas seulement une question morale parmi d'autres comme la taxation des superprofits. La question de l'avortement est centrale dans la manière dont nous nous regardons nous-mêmes. Or, selon les statistiques du ministère de la santé, une femme française sur trois connaît au moins un avortement dans sa vie. Cela ne veut pas dire que si j'ai trois femmes devant moi, une a avorté. C'est une moyenne qui ne tient pas compte du fait qu'une proportion étonnante de françaises connaît un nombre assez élevé d'avortements, semblant juger qu'un moyen classique de contraception ne lui convient pas. À ce premier chiffre déjà angoissant s'ajoutent les PMA, GPA et autres qui augmentent le nombre d'embryons détruits, ainsi que les stérilets et pilule du lendemain qui eux aussi détruisent des embryons. On peut estimer que plus de trois cent mille embryons sont détruits chaque année en France.

En conséquence, il ne suffit pas d'essayer de défendre comme je vais le faire que l'embryon est déjà une personne humaine. Cela ne console pas les femmes qui passent par là. Il faut une culture de la vie qui fait que toute femme enceinte se sache accueillie partout où elle passe. Nous en sommes loin en France. Je me souviens que pendant la manif pour tous à laquelle ma paroisse d'alors avait massivement participé, j'ai trouvé une femme enceinte en larmes sur le parvis, m'expliquant qu'elle avait été chassée parce que son autre enfant faisait trop de bruit. Mes paroissiens y ont eu droit pendant l'homélie ; je leur ai dit qu'il était inutile de manifester pour le caractère sacré de la famille si on faisait pleurer une femme enceinte. C'est là que commence le combat pour la vie. C'est ce qu'ont fait mes parents quand ma sœur est arrivée enceinte à 17 ans. Dans cet ordre d'esprit, la manière de certains *pro-life* américains d'assassiner

des médecins avorteurs est doublement aberrante : *primo*, un meurtre c'est un meurtre, *secundo* comment défendre la vie en donnant la mort ? Autant tromper sa femme pour défendre le mariage.

Enfin nous n'avons pas le droit d'abandonner à leur détresse les femmes qui sont passées par là. Le pape Jean-Paul II affirmait avec force que beaucoup d'entre elles ont des circonstances atténuantes et que ce n'est pas alors à elles que le Christ demandera des comptes au jugement dernier. C'est souvent la famille, les médecins, que sais-je qui la poussent à cet acte. Devant moi, une élue de la mairie de Paris se vantait de pousser à avorter les immigrées qui veulent leur régularisation. Quand je lui ai fait remarquer que c'était contraire à une loi que son parti avait votée, qui interdit qu'on fasse pression sur une femme, elle m'a répondu qu'il fallait être réaliste. Mais surtout, à chaque fois que j'ai eu la grâce de confesser une femme qui est passée par là, je lui ai dit deux choses : *primo*, puisque leur enfant est mort d'une mort brutale et injuste, il est associé à la croix du Christ. Et donc il est associé au pardon que le Christ donne. Lui aussi leur pardonne. *Secundo*, l'espérance chrétienne n'est pas seulement celle de l'immortalité de l'âme, c'est d'abord celle de la résurrection des corps. Donc, la mère qui a avorté retrouvera son enfant, le prendra dans ses bras et l'entendra l'appeler « maman ».

III. Plan :

Je vais d'abord exposer brièvement la situation actuelle de l'embryon selon le droit et disons l'ambiance de notre société, et montrer les paradoxes de cette situation. Ensuite je tâcherai de défendre que l'embryon est une personne humaine, d'un point de vue philosophique, puis d'un point de vue théologique.

IV. Statut actuel de l'Embryon :

Cela dit, le statut légal et « sociétal » comme on dit aujourd'hui de l'embryon est contradictoire. D'un côté il est regardé comme une personne humaine, la mère est invitée à déployer des relations fortes avec lui, les couples conservent les échographies et les offrent à l'enfant plus tard. Certaines femmes enceintes (dont ma mère) se vantaient d'avoir deviné bien des choses sur l'enfant comme le sexe (avant les échographies) et le caractère. Ces affirmations sont évidemment indémonstrables. Mais d'un autre côté, les discours sur l'avortement insistent souvent (pas toujours) sur le fait que l'embryon n'est qu'une chose, pas encore un être vivant. Le paradoxe va parfois très loin. Quand j'étais aumônier d'hôpital, entre 2007 et 2012, la pastorale de la santé avait lancé une réflexion sur le problème des femmes qui avant de vivre une IMG demandaient à l'aumônier si ensuite il accepterait de faire une cérémonie pour l'enfant mort. Logiquement, c'est absurde. Si c'est un enfant il ne fallait pas le tuer ; s'il fallait s'en débarrasser ce n'était qu'une tumeur et non pas un enfant. Cela nous mettait devant une injonction paradoxale : si nous refusons de faire une cérémonie, nous contredisons notre propre discours qui dit que l'embryon est humain. Si nous faisons cette cérémonie, nous risquons de cautionner un meurtre. J'avais participé au début de la réflexion et puis j'ai quitté le groupe avant sa conclusion. Notons que des contradictions existent aussi dans les professions médicales : il semble qu'il soit assez difficile de trouver des médecins pour réaliser des IVG, au point que certaines associations exigent qu'on oblige les médecins à avorter contre les règles de Nuremberg. Mais quel médecin, à part une poignée de catholiques, demandera l'interdiction ou au moins la limitation de l'IVG ? Donc, l'IVG c'est génial mais par les autres ! Le sociologue Luc Boltanski, dans son remarquable livre sur l'avortement¹, signale que le problème numéro 1 des équipes soignantes qui réalisent un IVG c'est que « ce qui sort de la femme » comme dit Boltanski est identique selon que ce soit un embryon né prématurément ou un embryon avorté.

¹ Luc BOLTANSKI, *La Condition fœtale, Une Sociologie de l'Engendrement et de l'Avortement*, NRF, coll. « Essais », Paris, 2004.

Dans un cas on se battra pour qu'il survive, dans l'autre on le traite à peu près comme un déchet. Toute l'équipe prend des précautions assez surprenantes pour ne pas voir ce qui est sorti du corps de la femme. Dans le même livre, il signale qu'il n'a rencontré aucune équipe médicale qui dans sa manière d'effectuer une IVG, respecte son propre discours.

La situation légale n'est pas beaucoup plus logique. Dans un nombre croissant de pays, un embryon est humain si et seulement s'il est porté par un projet parental. Le professeur Frydman, un des fondateurs de la FIV en France, écrivait ceci :

« Espéré par un couple, (l'embryon) est sacré, (...) et tout doit être tenté pour lui donner la chance de poursuivre le cours de sa vie. S'il est en dehors de ce projet, si plus personne ne veut l'accepter en son sein, nous lui devons certes un respect (...) mais non béat et inconditionnel. Un respect rationnel qui peut s'accorder notamment avec l'idée d'une recherche scientifique. Pour moi, la dignité n'est pas dans l'œuf segmenté mais dans l'homme qu'il sera amené à être un jour. Et pour qu'il devienne homme, il faut qu'un couple dise "je le veux". C'est pour cela que je respecte avant tout le projet parental »².

Or, comme le remarquait Luc Boltanski, il n'y a pas de différence ontologique, matérielle, entre un embryon conforme à un projet parental et un autre. D'autant qu'avec les lois actuelles, un embryon refusé par un couple peut être « adopté » par un autre. C'est illégal en France mais dans certains pays, des couples handicapés sélectionnent par DPI des embryons handicapés pour pouvoir les aimer davantage. Un embryon catégoriquement refusé par un couple a donc des chances d'être adopté par un autre. La différence entre les deux est purement verbale, c'est-à-dire spirituelle. Je soupçonne fort Frydman de savoir que sa théorie s'apparente au geste de Dieu dans la Genèse. « Que la lumière soit » et la lumière fut. La parole du projet parental est un acte divin et créateur qui rend humain l'embryon. Signalons qu'avec l'idéologie *woke* et l'animalisme, il ne paraît pas aberrant de voir un propriétaire décréter que son chat est humain et *ipso facto* exiger des tribunaux qu'ils cautionnent ce décret.

Donc, et nous allons le creuser plus loin, derrière la question de l'embryon, il y a la question du corps : suis-je un pur esprit qui a avec son corps un rapport purement contractuel, ou bien suis-je aussi un corps qui appartient de manière centrale à mon identité et à ma dignité ? Nous ne pouvons pas oublier que les avorteuses, avant la loi Veil, étaient des « faiseuses d'ange ».

Mais bien sûr il n'y a pas que l'aspect légal et sociétal. Il y a aussi l'aspect philosophique. Notre époque véhicule une idée précise de la dignité de l'homme qui a une longue histoire mais qui a trouvé son sommet avec le philosophe américain Hugo Tristram Engelhardt que vous avez peut-être rencontré dans vos cours de bioéthique. Cette idée se centre sur l'autonomie. Autonomie est un mot grec qui veut dire « qui a sa propre loi ». Il désignait le droit de chaque cité de définir sa propre constitution sans intrusion étrangère. Ensuite, les pères de l'Église en ont fait le synonyme du libre-arbitre. Le libre-arbitre, dogme catholique, désigne le fait que je suis vraiment l'auteur de mes actes. Je ne suis pas devenu prêtre à cause de mes gènes, du câblage de mon cerveau, des pressions de ma famille ou que sais-je, mais parce que je l'ai voulu. *Ipsa facto*, la loi de mes actes, que mes actes soient saints ou infâmes, est mienne. Partant de là, le concept a connu de dangereux glissements. Les philosophes du 17^{ème} siècle, en particulier Descartes et John Locke, ont fait de l'autonomie une propriété fondamentale de la personne.

² René FRYDMAN, *Dieu, la Médecine et l'Embryon*, Odile Jacob poche n° 122, Paris, 2003, p.219.

Kant en a fait la définition de la moralité. En 1946, le code de Nuremberg, défini à l'issue d'un procès de médecins nazis, pose le principe d'autonomie comme suit :

« Le consentement volontaire du sujet humain est absolument essentiel. (...) La personne doit avoir la capacité légale de consentir ; elle doit être placée en situation d'exercer un libre pouvoir de choix, sans intervention de quelque élément de force, (...) et elle doit avoir une connaissance et une compréhension suffisantes (...), de façon à lui permettre de prendre une décision éclairée ».

Il s'agissait de protéger le patient des horreurs de la médecine nazie. Gilbert Hottois, spécialiste belge de bioéthique, et partisan de l'IVG, résume :

« Le Principe d'Autonomie affirme que le patient est une personne libre de décider de son propre bien et que celui-ci ne peut lui être imposé contre sa volonté³ ».

L'autonomie est ici un devoir du médecin sur le patient, en particulier au profit du plus faible. Le principe défend aussi le droit à une pluralité d'opinions dans la société contre le principe totalitaire de parti unique. Ce principe est évidemment excellent. Il m'a conduit par exemple à défendre que ma mère avait le droit -à 95 ans- de ne plus prendre ses médicaments qui auraient peut-être retardé l'inéluctable de six mois. Mais avec le principisme de Beauchamp et Childress puis surtout avec Engelhardt, le concept d'autonomie est devenu fou. Il définit la nature et la dignité de la personne humaine. Donc, les personnes qui ne peuvent plus participer à un débat moral, dit Engelhardt ne sont plus des personnes. D'où cette conclusion effroyable de logique :

« La morale de l'autonomie est la morale des personnes. (...) Il n'y a pas de sens à parler de l'autonomie des fœtus, des nouveau-nés, ou des adultes profondément arriérés (...) Il n'y a pas dans ces cas-là d'autonomie en face de nous qui pourrait être lésée. Ils sont hors du saint des saints de la morale⁴ ».

Si je laisse un Alzheimer mourir de faim par terre dans un couloir, ça pose un problème affectif mais ça ne pose pas de problème moral. Notez au passage la mention du fœtus. C'est lui qui au premier chef est concerné par cette question de l'autonomie puisqu'il est absolument évident qu'il ne la possède pas.

Il faut finir ce tour d'horizon par la question de l'animal. Avec le développement de l'animalisme ou du spécisme, l'animal est théoriquement montré comme plus ou moins égal à l'homme. Mais dans les faits, il leur devient supérieur. Je reçois de plus en plus de pubs me demandant d'adopter un chat atteint de tel ou tel handicap, aveugle, sourd, privé des pattes avant ou autre. Et la pub me signale que ce chat est très câlin, très sage (ce qui est contradictoire chez un chat) ou que sais-je. Donc, euthanasier un chat parce qu'il est handicapé c'est une horreur qui s'explique seulement parce que je suis assez salaud pour refuser de l'adopter. Mais avorter un embryon handicapé est une bénédiction et moi seul suis assez salaud pour prétendre que ça pourrait valoir la peine qu'il vive.

³ Gilbert HOTTOIS, *Qu'est-ce que la Bioéthique ?*, Vrin, coll. « Chemins philosophiques », Paris, 2004, p. 44.

⁴ Hugo Tristram ENGELHARDT, Jr. *Les Fondements de la Bioéthique*, trad. Jean-Yves Goffi, Les belles lettres, Paris, 2015, p. 193.

V. Réponse philosophique :

Maintenant, demandons-nous pourquoi, philosophiquement d'abord, la question de l'embryon est si centrale ? Des historiens ou philosophes ont remarqué la facilité déconcertante avec laquelle les humains ont tendance à déclarer non-humains d'autres humains. Selon les époques et les lieux, ce sont les femmes, les esclaves, les autres races, les juifs, qui sont déclarés inhumains, voire comparé à des insectes. Je me souviens d'un séminariste me présentant les homosexuels comme n'étant pas vraiment des hommes. Il semble qu'un adjoint de Poutine ait comparé les Ukrainiens à des insectes. Si pendant la guerre du Pacifique, les Japonais étaient atrocement racistes, la propagande américaine, pour sa part, les comparait à des singes. Comment faire pour se prémunir soi-même de ce genre de choses ? Comment faire pour progresser vers le jour où tous les humains se reconnaîtront enfin réciproquement comme tels ? Je prétends qu'il faut partir du plus pauvre. En effet, notre époque de performance a tendance à partir de Kaia Gerber ou Roger Federer pour comprendre qui est l'homme. Mais alors celui ou celle qui se sent vieux, faible, moche, n'est plus vraiment un homme. Ce genre d'attitude envahit aussi l'Église catholique. Je me souviens d'un directeur de foyer de jeunes scandalisé que j'aie dit à ces jeunes que Jésus aimait leurs faiblesses et qui leur a dit avec force que Dieu attend d'eux l'excellence. Ha ! Et les autres, il en fait quoi ? Ceux qui font un burn out en cours de route, par exemple ? Il les damne ? Marlène Shiappa, avant d'être ministre, avait introduit en France le concept américain de « mamunisme », contraction de maman et communisme :

« Contraction de “maman” et “communisme”, le mot a été inventé par l'auteure américaine Risa Green⁵ pour décrire la dictature de la maternité dans ce qu'elle a de plus insupportable. Soit les mères parfaites qui font la loi, ramènent leur science et prêchent la bonne parole naturaliste : Refusez la péridurale ! Allaites ! Faites des purées bio ! (...) Vous avez adoré être enceinte, les reflux gastriques c'est votre dada ». « Une mamuniste c'est quelqu'un qui va batailler pour t'imposer sa vision des choses. Genre, tu ne veux pas allaiter ? La mamuniste va t'obliger à allaiter quand même et te prouver *via* une équation d'identités remarquables (...) que ton fils va devenir *serial killer* si tu ne l'allaites pas. On dit à une copine qui a posé un masque de respiration à son enfant pour qu'il évite la pollution, à la mère d'élève qui a cuisiné sept quiches maison pour une réunion où l'on est quatre, ou à une belle-mère qui vous suggère sérieusement d'arrêter de travail pour “tenir votre foyer” qu'elles sont des mamunistes ».

Cette idée est profondément catholique. On vous explique que si vous n'êtes pas une mère parfaite, qui désire son embryon de manière plénière, qui le surveille en 7/24, qui n'accepte aucun lait que le lait maternel, etc. l'enfant va vivre des névroses. C'est complètement idiot et c'est donner aux mères un motif supplémentaire d'avorter. Je ne suis pas une mère parfaite, alors pourquoi garder cet enfant ? Mais si je pars du pauvre, du petit, du faible, et si je prouve que lui aussi est un homme, alors du même coup je le dis de tous les hommes. Et l'embryon est le plus pauvre de tous les hommes. Il est totalement sans défense, il dépend totalement de sa mère. Pendant un certain temps, il ne possède justement pas cette reconnaissance par les autres hommes dont nous avons tous besoin. En effet, la mère a besoin d'un certain temps pour se découvrir enceinte. et il existe un nombre étonnant de « grossesses déniées », c'est-à-dire de grossesses dont la mère n'est pas consciente pendant un certain temps voire jusqu'à

⁵ Risa GREEN, *Un bébé made in L.A.*, trad. Sylvie DEL COTTO, Marabout, Paris, 2007.

l'accouchement. L'embryon est aussi résolument celui qui ne fait rien pour les autres. Cette question-là aussi est difficile. Nous sommes à une époque où tout se vend et tout s'achète. Y compris l'amour par le biais des applis de rencontre. Le système libéral nous convainc que tout ce que nous recevons, nous devons aussi le mériter. Il n'y a aucune gratuité. Et par conséquent, tenir que notre dignité, notre valeur, sont inconditionnelles est difficile à entendre.

En conséquence, le défendre lui, démontrer que lui aussi est un homme, c'est défendre tous les hommes sans conditions. Inversement, il n'est pas étonnant que l'IVG soit le premier champ de bataille des bioéthiciens. Il faut que l'IVG soit morale pour que PMA, GPA, pilule du lendemain, stérilet, et j'en oublie, soient défendables. Même l'euthanasie suppose l'IVG. Si on peut détruire l'embryon parce qu'il est si faible, alors on peut achever un mourant.

Alors, tout ceci dit comment défendre que l'embryon est déjà une personne humaine ? Par une analyse serrée de la conscience humaine. Notre époque survalorise la conscience réflexive. Qu'est-ce que la conscience réflexive ? C'est la conscience qui se prend elle-même pour objet. Supposons que vous me demandiez de vous résumer ma vie. Je vous dirai : je suis né tel jour à tel endroit, j'ai fait mes études dans tel collège, etc. Ce faisant, ma conscience prend pour objet ce que j'étais à telle ou telle époque, donc un autre état de ma conscience. Dès lors, cette conscience est à distance de son objet. C'est parce qu'il y a du temps entre par exemple mon baccalauréat et moi que je peux vous en parler. Cette conscience est indispensable au travail rationnel donc à des choses comme aller demander l'avis d'un médecin ou faire son examen de conscience. Et du coup, elle est survalorisée. Elle est au cœur du *coaching*, du développement personnel, du management, etc. Toutes méthodes qui acquièrent un immense magistère moral y compris dans l'Église catholique. C'est évidemment un bien, nous en avons besoin. Mais cela entraîne aussi la tentation mécanique de penser que la conscience réflexive est la seule forme de conscience humaine, donc que seuls ceux qui en sont capables sont humains. Or l'embryon bien sûr, mais aussi le jeune enfant, le psychotique profond, le lésé cérébral n'en sont pas capables non plus. Cette thèse est explicite dans les livres de Dehaene, le spécialiste des neurosciences. En effet, de célèbres expériences de neurosciences démontrent que ma conscience est en retard sur mes mouvements. Par exemple, supposons qu'on me demande d'appuyer sur un bouton quand apparaît un certain stimulus. L'expérience démontre que ma conscience de toucher le bouton est légèrement en retard sur l'acte de toucher ce bouton. Au passage, nous voyons que cette expérience attaque le concept de libre-arbitre. Dehaene le dit en toutes lettres⁶. Mais comment démontre-t-on que ma conscience est en retard ? En me posant la question. Il faut passer par mon langage pour savoir que ma conscience est en retard sur mon geste. Or, le langage est un cas de conscience réflexive. Il faut que je réfléchisse à ce que j'ai vécu pour pouvoir le mettre en mots.

Or, et c'est le centre de ma thèse, la conscience ne repose pas sur la conscience réflexive d'abord, elle repose sur ce que le philosophe français Michel Henry nommait l'ipséité⁷. Pour le faire comprendre, je prends toujours le même exemple. Lorsque j'étais étudiant en philosophie, je suivais des cours de logique mathématique. Nous étions deux étudiants excellents, et de valeur quasi égale. Ce n'est qu'à la fin de la troisième année qu'il a réussi à me battre. Nous trouvions toujours la démonstration très vite, mais ensuite nous nous lancions des défis : celui qui trouverait la démonstration la plus courte, la plus « élégante » comme disait le professeur,

⁶ Stanislas DEHAENE, *Le Code la Conscience*, Odile Jacob, Paris, 2014.

⁷ Michel HENRY, *Paroles du Christ*, Seuil, Paris, 2002.

celui qui en trouverait une qui utilisait le minimum d'axiomes, que sais-je. Trouver le bon résultat était à chaque fois une joie violente. Je me souviens d'avoir vécu la démonstration du théorème de Gödel au tableau par le professeur comme une extase mystique. Souvent, je la cite comme une des plus belles œuvres d'art que j'aie rencontrées. Bien sûr, bien que moi j'aie déjà annoncé que j'entrais au séminaire et que lui soit en couple stable, nous nous lançons nos défis devant les filles qui jouaient les indifférentes. Qu'est-ce que cela signifie ? La logique mathématique, qui constitue un des sommets de l'activité rationnelle et de la conscience réflexive, n'existe tout simplement pas sans l'affectivité : le défi, la rivalité, la séduction, la joie. La vie d'un homme comme Alan Turing, l'inventeur de l'ordinateur, le démontre. Or toutes ces réalités ne sont pas réflexives. Si je regarde ma joie, elle cesse. Toutes ces réalités se vivent comme un écrasement contre soi-même. Je suis ma joie (ou ma douleur, ou ma tristesse) sans pouvoir y échapper. La rage de dents est le cas le plus flagrant : sauf emploi d'analgésiques, je ne peux pas échapper à cette douleur. Et la douleur n'est pas une réalité réflexive. Il m'est arrivé plusieurs fois l'expérience suivante : j'arrive devant mon dentiste en déclarant que j'ai mal à la dent du bas au fond. Il fait une radio numérique, qui est le sommet de la réflexivité, et me démontre sans appel que ma dent va bien. Soit. Mais il demeure vrai que moi j'ai mal à la dent du fond en bas. Que ce soit psychosomatique ou que ce soit l'irradiation d'une douleur située ailleurs, ou que sais-je, de toute façon j'ai mal là. Et c'est ça que d'une manière ou d'une autre il faudra soigner. C'est cela l'ipséité, cette conscience sans distance à elle-même, avec une connotation affective. Il faut admettre une sorte d'ipséité chez les animaux supérieurs sans quoi un chat serait bien incapable d'être aussi rasoir qu'il l'est. Mais le cas des théorèmes de logique démontre que l'ipséité animale n'est pas celle de l'homme puisque celle de l'homme porte déjà la capacité à développer la rationalité.

Et s'il est évident que l'embryon, le comateux, l'Alzheimer n'ont pas de conscience réflexive, il semble inéluctable de leur accorder l'ipséité puisque tous continuent à avoir une vie affective. L'embryon est force d'auto-organisation déjà fort intelligente. Pendant longtemps, si on le renverse la tête en bas, il s'adapte. Si on le coupe en deux, on obtient deux embryons. Tout cela démontre déjà une force d'auto-organisation qui est déjà l'ipséité.

Résumons-nous : notre époque survalorise la conscience réflexive et n'accorde le statut d'humain qu'à celui qui la possède. Mais en réalité, cette conscience réflexive repose elle-même sur plus profond, l'ipséité, qui est cette forme affective de la conscience qui est écrasée contre elle-même. Il est donc illogique de refuser l'humanité à cette ipséité. Et cette ipséité, l'embryon la possède nécessairement.

VI. Réponse théologique :

Venons-en à la réponse théologique. La Bible montre systématiquement la grossesse ou la naissance d'un enfant, spécialement d'un garçon, nous sommes en monde méditerranéen, comme une bénédiction. Les prophètes insistent sur la relation qui existe entre Dieu et l'embryon pas encore-né :

« Écoutez-moi, vous les îles, soyez attentives, populations du lointain: le Seigneur m'a appelé dès le sein maternel, dès le ventre de ma mère, il s'est répété mon nom »⁸.

⁸ Is 49, 1.

Dieu n'appelle pas un tas de viande ou une tumeur.

Mais le sommet, c'est évidemment la Visitation, la visite de Marie à Elisabeth, les deux étant enceintes. La Visitation a lieu immédiatement après la conception de Jésus. Jésus n'a donc que quelques jours dans le sein de Marie. Or, Jean-Baptiste, dans le sein d'Elisabeth, exulte en reconnaissant le Messie. Si c'est le Messie, alors il est vrai Dieu (ce qui ne nous pose pas de question ici) et vrai homme ! Alors à quelques jours on est vrai homme !

Ce cas mérite d'être médité. La plus grande part de l'évangile nous conduit à contempler ce que Jésus fait et dit. C'est évidemment essentiel, c'est là que s'enracine tout ce que nous avons à dire en théologie et en morale. Mais dans le sein de Marie, Jésus ne dit rien et ne fait pas grand-chose, il se contente de s'auto-multiplier en bon embryon qu'il est. Et pourtant il est déjà le sauveur. La présence nue de Jésus est déjà salutaire avant ses actes et ses paroles, ce qui brise notre logique utilitaire qui veut qu'un bon catho ce soit quelqu'un qui s'épuise pour sa paroisse huit jours sur sept.

Tout cela conduit à une conclusion nécessaire : chaque fois qu'un embryon est tué, c'est le Christ qui est tué. Vous me direz que cela est vrai de tout meurtre et vous aurez raison. Mais n'oublions pas que c'est vrai aussi de ce meurtre-là.

Partant de là, la tradition catholique va systématiquement condamner l'avortement et même en faire un marqueur de l'identité catholique. La *Didaché*, un des plus anciens textes chrétiens non bibliques connus, écrit ceci :

« Tu ne tueras pas, tu ne pratiqueras pas l'avortement, tu ne feras pas périr le nouveau-né »⁹.

Le refus de l'avortement, équiparé aux autres formes d'homicide, est revendiqué comme un trait spécifique du disciple du Seigneur. C'est d'autant plus frappant que le droit romain accepte l'avortement. Tertullien, le premier père de l'Église latine, déclare ceci qui est systématiquement cité par le magistère depuis : « Il est déjà un homme celui qui le sera ». Si moi je suis un homme, il est assez déraisonnable de penser que mon embryon dans le sein de ma mère ne l'était pas. La Tradition accumulera les textes allant dans le même sens, jusqu'aux déclarations définitives du 20^{ème} siècle :

« Tout ce qui s'oppose à la vie elle-même, comme toute espèce d'homicide, le génocide, l'avortement, l'euthanasie et même le suicide délibéré ; tout ce qui constitue une violation de l'intégrité de la personne humaine, comme les mutilations, la torture physique ou morale, les contraintes psychologiques ; (...) toutes ces pratiques sont, en Vérité, infâmes. (...) Dieu, maître de la vie, a confié aux hommes le noble ministère de la vie, et l'homme doit s'en acquitter d'une manière digne de lui. La vie doit donc être sauvegardée avec un soin extrême dès la conception : l'avortement et l'infanticide sont des crimes abominables¹⁰ ».

Notons l'équivalence clairement posée entre avortement et infanticide : né ou pas, l'humain est humain. D'ailleurs pour Engelhardt ou en France Stéphane Chauvier, la

⁹ *La Didaché ou Doctrine du Seigneur par les douze Apôtres aux Païens*, in *Les Pères apostoliques, Écrits de la primitive Église*, Seuil, coll. « Points Sagesse » n° 22, Paris, 1980, p. 94.

¹⁰ Vatican II, *Gaudium et Spes*, n° 27 & 51.

légalisation de l'IVG devrait aller jusqu'à l'autorisation de l'infanticide pendant plusieurs années.

« Avec l'autorité conférée par le Christ à Pierre et à ses successeurs, en communion avec les évêques qui ont (...) unanimement exprimé leur accord avec cette doctrine, je déclare que l'avortement direct, voulu comme fin ou moyen, est toujours un désordre moral grave, en tant que *meurtre délibéré d'un être humain innocent* »¹¹.

Ce dernier texte est une des déclarations de Jean-Paul II ayant la plus haute autorité doctrinale ; il est rarissime dans l'histoire dans l'église que les évêques soient d'emblée unanimes sur un texte aussi engagé. Mais si l'on veut bien y réfléchir, c'est logique. L'évangile est d'abord l'évangile des pauvres et c'est sur la personne du plus pauvre que s'engage le plus solennellement le magistère.

Mais tout au long de cette histoire, il y a un paradoxe. Beaucoup de pères de l'Église, puis de philosophes médiévaux comme saint Thomas d'Aquin ont douté que l'embryon ait une âme rationnelle dès la conception. C'est si vrai qu'aujourd'hui encore le magistère, pour cette raison, s'interdit de déclarer dogmatiquement que l'embryon a bien une âme. Et pourtant tous, sans exception, condamnent l'avortement. Certains de mes étudiants s'en plaignent. Ils voudraient que le magistère, de force si on veut, déclare dogmatiquement la présence de l'âme dans l'embryon. Je suis personnellement convaincu de cette présence, mais cette ambiguïté si on veut de la tradition, a un effet spectaculaire :

La tradition nous dit qu'à l'âme ou pas, un corps humain vivant a droit au respect.

C'est évidemment un énoncé follement subversif dans l'Occident platonicien, dans l'Occident qui a tellement la tentation de respecter un corps que tant qu'il est conforme à une pub de pharmacie, donc absolument spiritualisé. On attribue à saint Vincent de Paul cette phrase : « sauvez d'abord les corps ». Elle ne semble pas être littéralement de lui, mais elle dit le sens de son action. Le salut catholique vient par le corps.

En même temps, Jean-Paul II et le pape François ont tous les deux souligné avec force la nécessité d'annoncer la miséricorde aux femmes qui ont avorté et de proposer aux mères de vraies alternatives.

VII. Conclusion :

Jésus, est le Christ dans le sein de sa mère, il est donc vrai homme. Donc tout embryon est vrai homme et tout avortement attaque le Christ. Cette foi centrale de l'évangile a un fondement philosophique : la conscience humaine n'est pas d'abord la conscience réflexive, c'est l'ipséité, qu'on ne peut nier à l'embryon. L'embryon est humain, autant que moi.

¹¹ Jean-Paul II, *Evangelium Vitae*, lettre encyclique sur l'évangile de la Vie, 25/03/1995, n° 62.